

ORTHO DOXIE

N° 221 | I | juin 2026

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES

sous la juridiction de l'archevêque Stéphane d'Athènes,

primat de toute la Grèce

ARCHIMANDRITE CASSIEN
FOYER ORTHODOXE
F 66500 CLARA

TÉLÉPHONE
0981776593 OU
0616804541

Nouvelles

Samedi le 26 avril (9 mai) a eu lieu à Evry le baptême de Jérémy et de sa fille Tinatin.

Rien de nouveau sous le soleil, à part la canicule aride.

En souhaitant une bonne fête des saints apôtres,

vôtre en Christ,
archimandrite Cassien

SOMMAIRE

- ☼ L'ÉGLISE APOSTOLIQUE
- ☼ PLUS QUE SAINTE
- ☼ UNE VILLE BIBLIQUE PERDUE
- ☼ EXPLICATION DU PSAUME 12
- ☼ LE CHEMIN SPIRITUEL
- ☼ LE TITRE DE L'ICÔNE
- ☼ L'histoire de l'icône de la Mère de Dieu, de Jérusalem
- ☼ L'histoire de l'icône miraculeuse du protomartyr Étienne, conservée au monastère de Konstamonitou
- ☼ Le dogme de la vénération des icônes



L'ÉGLISE APOSTOLIQUE

Dans le Credo, nous confessons que l'Église est une, sainte, catholique et apostolique.

Elle est **une** car elle ne peut être divisée, ni multiple, selon les paroles du Christ : «les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle.» (Mt 16,18)

Elle est **sainte**, car étant le corps du Christ, qui en est la tête, elle ne peut être souillée.

Elle est **catholique**, puisque sa croyance est crue partout, par tous et en tout temps, selon la définition célèbre de saint Vincent de Lérins.

Finalement elle est **apostolique**, car fondée sur les apôtres, comme dit le Seigneur : «je te dis que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.» Plus exactement, c'est sur la confession de foi de Pierre et des autres apôtres que l'Église est fondée, selon nos pères.

Ceux qui prétendent être apostoliques, mais qui se sont égarés dans les schismes et des hérésies, ne le sont plus, car en dehors de l'Église, il n'y a ni succession apostolique, ni grâce sanctifiante, ni sacerdoce valable. Ils peuvent tout au plus se nommer, latin, protestant, calviniste, anglican ou autre, mais l'attribut apostolique est réservé à l'Église qui a gardé la foi d'origine.

Si nous fêtons aujourd'hui la fête des apôtres Pierre et Paul, et le lendemain la synaxe de tous les apôtres, cela n'est pas sans importance, car si un seul de ces attribut fait défaut, tout s'écroule et il n'y a plus d'Église mais une assemblée d'égarés, dont le nombre peut même dépasser celui de la véritable Église, comme cela est déjà arrivé dans l'histoire avec les ariens ou nestoriens.

Terminons avec un chant (litie) de la fête :

«Tous les fidèles, célébrons les véritables socles et piliers, les fondements de l'Eglise, les disciples du Christ, les trompettes divines ayant claironné l'enseignement du Maître et sa Passion, Pierre et Paul, les premiers coryphées. Sillonnant la terre entière de leur charrue, ils y semèrent la foi, infusant la connaissance de Dieu et révélant la Trinité. Pierre fut le roc et fondement, Paul, le vase d'élection; ensemble, comme l'attelage du Christ, vers la connaissance divine ils ont traîné l'univers, les nations, les îles, les cités, et vers le Christ ont ramené les Hébreux; auprès de lui ils intercèdent désormais pour le salut de nos âmes.»

A. Cassien



Un moine silencieux vivait sur le mont des Oliviers et gardait dans sa cellule une magnifique icône de la Mère de Dieu. Il était très respectueux de la Vierge perpétuelle et la priait chaque fois qu'elle le libère du démon de la fornication. Il livrait un combat si acharné contre cette passion qu'elle ne cessait ni jour ni nuit, et parfois, elle le submergeait au point de le faire tomber. Mais dès que le destructeur d'âmes voulait allumer en lui la flamme de la luxure immonde, il recourait à l'icône sacrée et priait avec larmes pour que la tentation de la chair disparaisse. Bien que l'ennemi voyait que son frère prenait des forces grâce à l'aide de la Mère de Dieu, il ne se calmait pas et le tentait sans cesse.

Un jour, le frère se tenait devant la cellule, et de mauvaises pensées le revinrent. Lorsque le moine voulut recourir à la prière, comme à son habitude, il vit clairement le diable de ses propres yeux et lui dit : «Jusqu'à quand, ennemi de la vérité, me tenteras-tu ? Ne connais-tu pas mon intention ? Je ne céderai pas. Pourquoi me tourmentes-tu en vain ?» Le diable répondit : «J'ai vaincu bien d'autres, plus vertueux que toi, et je veux enfin te vaincre. Car je ne me fatigue pas, je n'ai d'autre tâche que celle-ci. Mais si tu fais ce que je te dis, alors j'achèverai et je ne te tenterai plus.» Le moine demanda : «Que veux-tu que je fasse ?» Le démon répondit : «Je te demande une chose simple et simple. Et jure de ne la dire à personne, et je te la dirai.» L'ascète, ignorant et simple d'esprit, souhaitant se libérer d'un tel combat, jura de n'en parler à personne. Alors le serpent se tortillant dit : «N'adore plus cette image qui est dans ta cellule, mais jette-la dehors, et je ne te tenterai plus.» Le moine dit : «Je te répondrai demain.» Et le démon devint invisible. Le moine réfléchit, ne sachant que faire, et fut très triste et tourmenté – d'autant plus qu'il avait juré de n'en parler à personne, et que le démon maléfique essayait de tout fermer, et qu'il était impossible de demander au maître de s'informer du moindre écart.

Ce jour-là, abba Théodore d'Élie vint à la Montagne, expérimenté dans les Écritures, éprouvé par la pratique des tentations des démons, et tous ceux qui l'interrogeaient en tirèrent un grand bénéfice. Le moine susmentionné vint également l'informer de l'affaire. L'abbé le réprimanda sévèrement au sujet du serment et ajouta : «Ne sais-tu pas que l'ennemi ne propose que le péché, pour pousser quelqu'un à commettre un péché mineur, mais qui le conduit ensuite à un danger évident de chute ? Car c'est une telle iniquité de ne pas s'incliner devant la Très-Haut, la Très-Présidente ! Commettre mille fois la débauche est un péché moindre que de renier la Vierge Mère de Dieu. Alors, n'écoute plus le malin, mais invoque-la, et elle t'aidera à faire honte au démon.»

L'ascète, après avoir rendu visite à l'abbé, se rendait dans sa cellule et, en chemin, il rencontra un démon qui lui dit : «Méchant, ne m'as-tu pas juré de ne dire à personne ce que je t'ai dit ? Sache que tu seras tourmenté comme un parjure, et je ne cesserai jamais de te tourmenter.» Le moine répondit : «Ennemi du bien, mal en tout, que je sois débauché ou parjure, ce n'est pas à toi de me juger, mais à Dieu et au Maître, le Fils de la Vierge éternelle, à qui tu m'as ordonné de renoncer. Mais je ne t'écoute pas et fais de moi ce que tu peux. Sa grâce me vient en aide et me délivre de tes tentations et de tes pièges.» Alors le démon devint invisible. Le moine, ayant attaché à son cou un sac dans lequel il conservait l'icône de la sainte Vierge, la portait toujours sur lui. Dès lors, le démon insidieux ne put plus le tenter, et le moine vécut vaillamment et vertueusement, obtenant la béatitude céleste.

Puissions-nous tous l'atteindre par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ pour l'humanité. À Lui soit la gloire éternelle. Amen.

Dans «Le Salut des pécheurs» (3,16)

Fortifions-nous et œuvrons avec enthousiasme pendant qu'il en est encore temps.

St Dorothee de Gaza

PLUS QUE SAINTE

J'avais déjà écrit, dans d'autres bulletins, concernant des traductions du grec en français des mots orthodoxes, que les traducteurs amateurs traduisent fadement, en donnant plus d'importance au bon français qu'à l'exactitude théologique.

Voici encore un mot grec qu'on traduit à peu près justement, pour ne pas dire faussement. En grec c'est *hyperagia* (Enfantrice de Dieu). On traduit généralement par *très sainte*; dans le meilleur cas *toute sainte, ce qui serait Panagia*. Pourtant elle est plus que sainte, ayant atteint la limite de la possibilité humaine. Si les autres saints ont fait de leur mieux, malgré leurs péchés commis en tant qu'hommes, elle n'a jamais péché selon la Tradition. Ce n'est que le Précurseur qui n'avait jamais péché non plus comme elle. De lui, l'évangile dit qu'il est le plus grand parmi les hommes : «Je vous le dis en vérité, parmi ceux qui sont nés de femmes, il n'en a point paru de plus grand que Jean-Baptiste. Cependant, le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui.» (Mt 11,11) Le plus petit c'est bien la Mère de Dieu. Dire *le* ou *la* n'a pas d'importance puisque dans l'autre vie nous serons tous comme les anges qui n'ont pas de sexe, «car, à la résurrection des morts, les hommes ne prendront point de femmes, ni les femmes de maris, mais ils seront comme les anges dans les cieux.» (Mc 12,25)

Elle est plus que sainte dans le sens qu'elle est la mère du Christ. Elle avait pour ainsi dire conçu et enfanté la sainteté même.

Le Précurseur fut déjà saint dans le ventre de sa mère, – sainte Elisabeth. Lors de la Visitation de Marie à Elisabeth il est dit : «dès qu'Elisabeth entendit la salutation de Marie, son enfant tressaillit dans son sein, et elle fut remplie du saint Esprit.» (Luc 1,41) «Marie demeura avec Elisabeth environ trois mois. Puis elle retourna chez elle. Le temps où Elisabeth devait accoucher arriva, et elle enfanta un fils,» dit l'évangile un peu plus loin. (Luc 1,56) Donc Elisabeth était dans son sixième mois quand la Vierge Marie l'a visitée, si je compte bien. D'ailleurs Luc confirme mon calcul : «Voici, Elisabeth, ta parente, a conçu, elle aussi, un fils en sa vieillesse, et celle qui était appelée stérile est dans son sixième mois.» (Luc 1,36) Jean n'était donc qu'un embryon de six mois quand il «tressaillit dans son sein».

Aujourd'hui, dans notre monde apostat et corrompu, on l'aurait facilement avorté, ne le considérant pas encore comme un être humain.

Pour Dieu on ne dit pas très saint ou tout saint, mais simplement saint dans la théologie positive. Dans la théologie apophatique (négative) pourtant on devrait dire qu'il est au-dessus de toute sainteté, puisqu'il est la sainteté même. C'est lui qui constitue la sainteté dans les saints, qui inclut toutes les vertus.

Pour conclure : on pourrait dire *hypersainte*, mais cela forcerait un peu trop notre pauvre langue française. Cependant, le préfixe *hyper*, existe bien dans notre langue : hypermarché, hyperbare,¹ hyperbole² etc. Laissons donc *plus que sainte* et qu'elle nous pardonne d'avoir parlé d'elle avec nos lèvres pécheresses.

A. Cassien

La foi c'est comme la chaleur. On n'a pas chaud en lisant des traités sur la chaleur.
saint Jean Chrysostome

¹ Lieu où la pression est supérieure à la pression atmosphérique.

² Figure de style utilisant l'exagération pour donner plus de force à l'expression. L'hyperbole est le contraire de la litote. «Cet enfant est un ange», «Elle est plus belle que le jour», «Vous êtes le dernier des derniers», «Je suis mort de fatigue» sont des exemples d'hyperbole.

Afin que le souvenir des œuvres merveilleuses du Christ, mon Dieu, accomplies en prenant véritablement notre chair et en souffrant comme un homme, ne s'estompe pas peu à peu, les pères ont eu cette idée divine et très féconde : peindre des icônes sur les murs et dans des lieux sacrés. Nous peignons des icônes, afin que, en les contemplant, nous nous souvenions de cette grande grâce. C'est pourquoi nous peignons, vénérons et aimons les icônes du Christ, de sa divine et toujours Vierge Marie, et des autres saints.

Nous les adorons non comme des divinités, mais de manière relative, témoignant d'un amour fervent et profond pour ceux qui sont représentés. Seul le Christ, là où son image est peinte, est vénéré comme une divinité. Nous n'adorons pas la Vierge Marie, qui lui a donné naissance, ni son icône, ni les icônes des autres saints et les icônes elles-mêmes, comme des divinités, comme je l'ai dit. En manifestant notre vénération, nous rendons hommage à leurs modèles, car certains d'entre eux, ayant enduré diverses épreuves pour le Christ, se sont consumés par les vertus, tandis que d'autres ont subi de nombreuses formes de châtement capital.

Un exemple clair de la manière dont l'honneur rendu à l'image est transféré au modèle est le décret impérial. Vous savez que lorsqu'on lit un texte de ce genre à haute voix, tous les présents, s'il y a quelqu'un d'assis, se lèvent aussitôt et se mettent à crier fort, acclamant tour à tour le déclic, l'empereur, avec louanges et bénédictions. ...

Il sera encore plus clair que nous ne vénérons pas les icônes comme des divinités, comme vous le verrez par la suite. Vous-même, bien sûr, savez que certaines pièces de monnaie portent l'image du Christ, d'autres celle de sa mère ou d'un saint. Mais peu d'entre nous, ou plutôt aucun, ne s'intéressent à leur vénération. Car ce n'est pas pour la vénération de prototypes que l'invention de leur impression sur argent ou or a été conçue. Nous les apposons comme une sorte de marque de la valeur de la pièce, et aussi pour montrer qu'elle appartient aux chrétiens. C'est pourquoi nous n'hésitons pas à les jeter par terre, à les brûler, à les fondre, à les abîmer, à les briser, et même, lors de transactions commerciales, à les remettre aux méchants. En effet, si vous cherchez bien, vous trouverez sans doute de nombreuses pièces chrétiennes de ce genre dans votre bourse ou chez vous, offertes exclusivement par des chrétiens. Cependant, ceux qui les offrent ne s'en soucient absolument pas. Car nous sommes si loin de vénérer des images comme des divinités que si une image peinte, par exemple, sur une planche ou un mur, est effacée, nous ne voyons dans le mur que le mur d'origine, et dans la planche que le bois, et nous les jetons même au feu. Comme vous le voyez, le culte des icônes n'est pas de l'idolâtrie, contrairement à ce que vous pensez. Et les sages attachent de l'importance non pas au culte lui-même, mais aux pensées de ceux qui le pratiquent. Si vous le souhaitez, je peux vous l'expliquer plus clairement en utilisant vos coutumes comme exemple.

Ne pas chercher à comprendre par la nature et la raison ce qui est au-delà de la nature et de la raison, ce qui doit être perçu et vénéré par la foi seule.

Jean VI Cantacuzène (Dialogue avec le Juif Xenus)

Nous n'avons à rendre des comptes qu'à Dieu et à suivre le chemin de la vérité, à rechercher l'exactitude de la foi pour lui être agréables.

saint Hippolyte de Rome (commentaire sur Daniel 26)

UNE VILLE BIBLIQUE PERDUE OÙ JÉSUS ACCOMPAGNERAIT DES MIRACLES AURAIT PEUT-ÊTRE ÉTÉ DÉCOUVERTS



Des archéologues ont annoncé avoir découvert l'ancienne cité de Bethsaïda, ville biblique où Jésus accomplit plusieurs miracles, sur le site d'El-Araj, sur la rive nord-est du lac de Tibériade.

Cette découverte fait suite à des années de fouilles qui ont mis au jour des preuves substantielles reliant le site au village du Nouveau Testament, rapporte le Daily Mail.

Selon les évangiles, Bethsaïda est le lieu où Jésus guérit un aveugle et se situait près du lieu du miracle de la multiplication des pains et des poissons. La ville est également le lieu de naissance des apôtres Pierre, André et Philippe.

Parmi les découvertes majeures figurent les vestiges d'une église byzantine, une maison du Ier siècle sous ses fondations, d'anciens poids de pêche et une inscription en mosaïque mentionnant saint Pierre comme le «chef des apôtres et gardien des clés du ciel».

Une mosaïque faisant référence au rôle de saint Pierre comme chef des apôtres et gardien des clés du royaume des cieux.

S'exprimant à Washington DC le 5 mai, le directeur des fouilles, Steven Notley, a déclaré que les preuves de plus en plus nombreuses avaient «quasiment confirmé» qu'El-Araj était bien la Bethsaïda biblique, un mystère qui a intrigué les chercheurs pendant des décennies.

L'une des découvertes les plus importantes a été une structure du Ier siècle enfouie sous l'abside de la basilique. Les chercheurs affirment que cette structure correspond à un récit du VIIe siècle décrivant une église construite sur la maison de saint Pierre et saint André.

«Nous avons donc un mur d'habitation du Ier siècle sous l'abside», a déclaré Notley à EWTN News. «Il n'y a pas de plaque indiquant que Pierre a dormi ici, mais du point de vue archéologique, c'est une découverte exceptionnelle.»

Les fouilles d'El-Araj ont débuté en 2016 après que des archéologues ont identifié le site comme pouvant correspondre à Bethsaïda, en raison de sa situation sur l'ancien littoral et des vestiges d'un village de pêcheurs du Ier siècle. Cette hypothèse s'est renforcée en 2017 et 2018 lorsque des équipes ont mis au jour des vestiges de l'époque romaine et les ruines d'une grande basilique byzantine, que l'on pense être l'ancienne «Église des apôtres».

Les chercheurs estiment que l'église a été détruite par un tremblement de terre en 749 apr. J.-C., avant d'être enfouie sous des couches de sédiments et de végétation. En 2025, un incendie de forêt a révélé des ruines antiques auparavant dissimulées par une végétation dense, mettant au jour des murs, des tertres et des fragments de poterie romaine.

Ces fouilles sont devenues l'un des projets d'archéologie biblique les plus suivis en Israël, car Bethsaïda est mentionnée à plusieurs reprises dans le Nouveau Testament comme un centre du ministère de Jésus.

EXPLICATION DU PSAUME 12

1. Jusques à quand, Seigneur, m'oublieras-tu ?
Jusques à quand détourneras-tu de moi ta face ?
2. Jusques à quand remplirai-je mon âme de vains projets,
et mon coeur d'affliction durant tout le jour.
3. Jusques à quand mon ennemi s'élèvera-t-il contre moi ?
4. Regarde et écoute-moi, Seigneur mon Dieu.
5. Éclaire mes yeux, de peur que je ne m'endorme dans la mort;
6. De peur que mon ennemi ne vienne à dire : J'ai prévalu contre lui.
Ceux qui m'oppriment tressailliront de joie, si je suis ébranlé.
7. Et moi, j'ai espéré en ta miséricorde.
Mon coeur se réjouira dans le salut qui me viendra de toi.
Je chanterai le Seigneur, qui m'a accordé ses bienfaits;
je célébrerai le nom du Seigneur Très-Haut.

Le roi-prophète David avait certainement composé ce psaume «à chaud», et non abstraitement. Les épreuves et les difficultés ne lui ont pas manqué, surtout de la part de ses familiers : son frère aîné Éliab, Goliath le Philistin, le roi Saül, Abner, fils de Ner; Mical, fille de Saül, son fils Absalom et tant d'autres.

Le psaume commence par la plainte de David à cause du retard de l'aide de Dieu. L'heure de Dieu s'inscrit dans l'éternité tandis que nous ne pensons qu'au moment présent. Dans le moment de détresse, le temps nous semble toujours long. Les pensées et les *vains projets* de toutes sortes nous hantent sans suite ni solution. La cause, c'est l'ennemi du genre humain, le diable, qui nous fait la guerre, non pas une seule fois, mais jusqu'au dernier souffle. Parfois nous trébuchons, mais «un bon trébucheur ne tombe pas,» comme dit un proverbe allemand. Même si nous tombons une fois, – ce qui est humain – relevons-nous, comme David l'a fait aussi et se repent, bien illustré dans le psaume 50.

Dans notre psaume, David se tourne alors vers Dieu, le prie, le chante, le célèbre et espère finalement en sa miséricorde en laquelle consiste son salut.

A. Cassien

Un saint vieillard racontait qu'un jeune homme voulant se donner au service de Dieu, et sa mère s'y opposant, il ne laissa pas de continuer dans son dessein, en lui disant qu'il voulait sauver son âme. Enfin cette femme après beaucoup de résistance voyant qu'il demeurait toujours ferme, y consentit. S'étant donc rendu solitaire, il vécut fort négligemment dans cette sainte profession. Sa mère mourut, et quelque temps après étant tombé dans une très grande maladie, il fut ravi en esprit et eut une vision dans laquelle il lui sembla qu'étant mené pour être jugé, sa mère s'y trouva aussi, et que très étonnée de le voir, elle lui dit : «Qu'est-ce que cela, mon fils, et comment se peut-il faire que vous vous rencontriez avec moi dans une même condamnation ? Où sont donc ces beaux discours que vous faisiez en me disant : «J'ai résolu de sauver mon âme»? Ce qui le remplit de tant de confusion et de douleur, qu'il ne savait que lui répondre. Dieu ayant ensuite permis par sa miséricorde qu'il guérît de sa maladie, cette vision, qu'il ne pouvait douter qu'il n'eût permise, fit une telle impression sur son esprit, qu'il s'enferma dans sa cellule, où, plein de repentir et de regret d'avoir vécu si négligemment, il ne faisait autre chose que pleurer et penser à son salut avec une si forte application, que plusieurs le priaient de modérer un peu ses pleurs excessifs, ils ne le purent jamais obtenir de lui. Mais il leur répondait toujours : «Si je n'ai pu soutenir les reproches de ma mère, comment pourrai-je au jour du Jugement soutenir ceux de Jésus Christ et de ses saints anges ?»

Un ancien avait douze disciples. Il arriva par une tentation du diable que l'un de ceux-ci, parti au village pour quelque course, tomba dans la fornication; et, dès lors, ayant pris l'habitude du mal, il allait souvent en secret dans le village après la prière de l'aurore, et il revenait alors qu'il était encore matin. Les frères ainsi que l'abbé eurent connaissance de ce qu'il faisait. L'abbé ne le reprit pas aussitôt, mais il le laissa faire ainsi pour le moment, simulant l'ignorance complète de la chose. Puis comme les autres frères s'emportaient contre ce frère et critiquaient le silence de l'higoumène comme inopportun, l'abbé s'en alla un jour de bon matin dans la cellule du frère et il se trouva que celui-ci revenait précisément du village où, comme je l'ai dit, il allait secrètement pour accomplir son action honteuse. Cette fois-ci donc, dans sa hâte de revenir, il avait mis le manteau de la femme au lieu du sien et le suspendit à l'angle du mur de sa propre cellule sans faire attention ni examiner ce que c'était car, apercevant déjà le supérieur qui venait à lui, il se préoccupait seulement d'aller à sa rencontre et il retournait dans son esprit ce qu'il lui répondrait. Quand donc l'abbé entra dans la cellule du frère et vit suspendu le manteau de femme, il garda le silence sur celui-ci, mais dit au frère : «Où étais-tu, frère ?» Celui-ci simula : «J'ai été en tel endroit pour une commission.» L'abbé lui dit : «N'as-tu donc pas été dans le village ?» Il répondit : «Non, maître.» L'abbé lui dit alors : «Et à qui appartient ce manteau qui est suspendu ?» En le regardant le frère reconnut que c'était celui de la femme. Il se jeta aussitôt aux pieds de l'abbé, disant : «Pardonne-moi, je ne le ferai jamais plus.» L'abbé lui pardonna et le relevant il l'exhorta en disant : «Veille sur toi désormais, mon enfant; que gagnes-tu à faire cette impureté ? Ici-bas la honte, le déshonneur et le blâme de la part des hommes, et dans le monde à venir le feu qui ne s'éteint pas et le ver qui ne meurt pas. Non, je t'en supplie, mon enfant, ne te roule plus dans cette saleté et cette action infâme.» Le frère, vivement touché de componction; se jeta de nouveau aux pieds de l'ancien et les baigna abondamment de ses larmes, lui demandant le pardon de la part de Dieu; depuis lors, non seulement il cessa cette pratique honteuse mais il fit preuve d'une pénitence si ardente qu'il plut à Dieu par sa bonne observance et devint un moine très éprouvé en peu de temps au point que les autres frères, témoins de sa pénitence et de son progrès selon Dieu, rendirent grâce à Dieu. Depuis ils vinrent trouver l'abbé et lui demandèrent de leur dire pourquoi il n'avait pas repris le frère, alors qu'il avait connaissance des son péché, et avait attendu patiemment l'occasion. L'ancien leur répondit : «Je voyais Satan qui tenait une main du frère, et l'entraînait dans le monde, mais moi, par ma patience, je retenais son autre main de peur qu'à la suite d'un blâme, il ne s'enfuît aussitôt dans le monde où le diable l'entraînait. Mais quand Dieu jugea bon de sauver sa créature, à ce moment nous avons pris son autre main et lui tout entier sain et sauf.»

Les pères disaient que l'amour de l'argent est une maladie qui naît du manque de foi et de la folie, contraire à la nature. Par conséquent, la lutte contre ce mal n'est pas difficile pour ceux qui veillent sur eux-mêmes avec crainte de Dieu et désirent véritablement le salut. Lorsque ce mal une telle destruction que l'Apôtre la qualifia non seulement de racine de tous les maux (voir I Tim 6,10) : la colère, la tristesse et le reste, mais aussi d'idolâtrie (voir Col 3,5). Car beaucoup, par amour de l'argent, non seulement se sont éloignés de la vie pieuse, mais ont aussi péché contre la foi et souffert spirituellement et physiquement, comme le relate l'Écriture sainte. Les pères ont dit que celui qui amasse l'or et l'argent et s'y fie ne croit pas en un Dieu qui prend soin de lui. Et c'est ce que dit aussi l'Écriture sainte : si quelqu'un est esclave de l'orgueil ou de l'amour de l'argent – de l'une de ces passions –, le démon ne le combat plus par l'autre passion. Saint Nil de la Sora (règle)

LE CHEMIN SPIRITUEL

Le chemin spirituel n'est pas monotone mais plein d'imprévus. Il y a des hauts et des bas, parfois même des détours. Le chemin peut être glissant et passer à côté de précipices. Les voleurs spirituels peuvent surgir, comme dans la parabole du bon samaritain, et on se blesse aux ronces. On peut même tomber, si on ne fait pas attention.

Le temps joue aussi son rôle. Un soleil aride, la pluie, la tempête, le froid et que sais-je, peuvent entraver la marche.

Il y a parfois des croisements et on ne sait quelle direction prendre. Il faut alors bien lire les panneaux, qui est la Tradition de l'Église avec son expérience millénaire.

Le chemin peut se rétrécir et devenir une sente où on passe difficilement. Pour les moines ce chemin est bien plus raide encore, comme j'avais écrit une fois dans un poème : «Moinillon, moinillon, dure est ta sente, ce que tu as quitté encore te hante ...»

Il faut être bien équipé. L'équipement sur ce chemin, c'est la prière, le jeûne, la lecture, la direction spirituelle, les sacrements, etc. Ils nous protègent contre tous les travers qui arrivent et qu'on ne peut prévoir.

Quelquefois un endroit invite à se reposer un peu. Après, on repart avec plus de vigueur. Pourtant, le temps pour arriver au but est mesuré, et il faut se hâter, comme dit saint Benoît dans sa règle : «Qui que tu sois, qui te hâtes vers la patrie céleste ...»

Sur ce chemin, peu arrivent jusqu'au terme. Il y en a qui se relâchent et abandonnent en retournant en arrière. D'autres qui s'égarer, se fiant à leur présomption de justice. «Spacieux est le chemin qui mènent à la perte, et il y en a beaucoup qui entrent par là». (Mt 7,13) Quelques-uns désespèrent et ne se relèvent plus de leur chute. Certains autres cherchent autre chose que le bon chemin, – des avantages terrestres, et ignorent ou oublient que le Christ seul est le bon chemin, comme il le dit lui-même : «Je suis le chemin, la vérité, et la vie.» (Jn 14,6)

Il est plus qu'avantageux d'avoir un guide qui a, et l'expérience, et la connaissance théorique.

Les pères disent : *Il vaut mieux s'écrouler sur le chemin que de retourner en Égypte.* (Égypte, comme Babylone, signifie le mal).

Je termine avec cet histoire édifiante :

«Un frère demeurait dans une cellule d'Égypte et brillait par sa grande humilité. Or il avait une sœur qui se prostituait à la ville et causait la perte de beaucoup d'âmes. Les anciens pressaient donc souvent le frère et l'engageaient à aller la trouver pour la persuader de faire cesser les péchés qui se commettaient par elle. Quand il arriva à l'endroit où elle habitait, l'un des familiers alla dire, à la fille : «Voici que ton frère est à la porte.» Elle, toute émue, abandonna ses amants et s'élança, tête nue, au-devant de son frère. Comme elle s'approchait pour l'embrasser, il lui dit : «Ma chère sœur, aie pitié de ton âme, car beaucoup se perdent à cause de toi. Comment pourras-tu supporter les tourments éternels et rigoureux ?» Toute tremblante, elle lui dit : «Sais-tu si je puis encore me sauver désormais ?» Il lui dit : «Si tu le veux, tu peux te sauver.» Elle se jeta à ses pieds et le supplia de l'emmener au désert avec lui. Il lui dit : «Mets ta coiffure sur ta tête et suis-moi.» Elle lui dit : «Allons, il vaut mieux que je manque aux bienséances en sortant la tête nue que de rentrer dans la prison du désordre.» Chemin faisant, il l'exhortait à la pénitence. A la vue de gens qu'ils allaient rencontrer, il lui dit : «Comme tous ne savent pas que tu es ma sœur, éloigne-toi un peu de la route jusqu'à ce qu'ils soient passés.» Quand ce fut fait, il lui dit : «Continuons notre route, sœur.» Comme elle ne lui répondait pas, il tourna la tête et vit qu'elle était morte. Il s'aperçut aussi que les traces de ses pieds étaient ensanglantées, car elle était nu-pieds. Lorsque le frère eut raconté aux anciens ce qui était arrivé, ils en conférèrent entre eux. Dieu fit une révélation à son sujet à l'un des anciens : «Comme elle ne s'est préoccupée d'aucune chose temporelle et qu'elle a oublié jusqu'à son propre corps en ne se plaignant pas de ses plaies, à cause de cela nous avons agréé sa pénitence.» A. Cassien



LE TITRE DE L'ICÔNE

Le titre ou inscription sur l'icône s'écrit toujours à la fin, quand l'icône est terminée. C'est pour ainsi dire son «baptême». L'icône est incomplète sans ce titre. Sur une icône donc où ce titre est effacé avec le temps, il faudra le remettre.

Ce titre peut être plus ou moins explicite, de même que le contenu représenté. Prenons comme exemple l'icône de la Nativité. On peut y écrire simplement «La Nativité». Il s'agit bien sûr de la Nativité du Christ par excellence. Le contenu montre bien que c'est celle du Sauveur et non celle d'un saint. On peut y ajouter : «du Christ» et même «à Bethléem». Cela ne change rien. Sur cette icône on peut se contenter de représenter l'essentiel : la Vierge avec l'enfant dans la crèche. L'iconographie peut y ajouter d'autres faits secondaires : Joseph tenté, les anges, les bergers, les mages, les sage-femmes sans oublier l'âne et le bœuf. C'est toujours l'icône de la Nativité.

Sur l'icône célèbre de la sainte Trinité, où la Trinité est figurée sous forme d'anges, telle qu'elle s'est montrée à Abraham et Sara, on peut se contenter d'écrire simplement «la Trinité.» Le titre peut être plus explicite : «Représentation ou Manifestation de la Trinité», pour ceux qui «cherchent la petite bête».

On peut y figurer aussi Abraham et Sara. Dans ce cas on écrit plutôt «l'hospitalité d'Abraham,» sous-entendu offerte à la sainte Trinité.

Ce que je viens de dire, est certes aussi valable pour les fresques, mosaïques, miniatures et autres.



A. Cassien

«Les vices font souvent croire qu'ils sont des vertus, l'avarice voulant passer pour de l'économie, la prodigalité pour de la libéralité, la cruauté pour un zèle de justice, la faiblesse pour de la bonté. Or c'est relâcher la discipline et la miséricorde que de posséder l'une sans l'autre. Mais il faut observer avec un grand art de discrétion, et une miséricorde délibérée avec justice, et une discipline sévère avec bonté.»

saint Grégoire le Grand (lettre 24)

L'histoire de l'icône miraculeuse de la Mère de Dieu, connue sous le nom d'icône de Jérusalem, conservée au monastère russe

Cette sainte icône de la Mère de Dieu de Jérusalem se trouve dans la cathédrale de l'Intercession de la sainte Mère de Dieu, au monastère russe Saint-Pantéléimon, dans un kiot (icône en relief) au-dessus des portes royales. Elle est suspendue à un large ruban de velours brodé du tropaïre de la Mère de Dieu de Jérusalem.

Cette sainte icône a été peinte à l'ermitage de la Trinité Krivozersky par le hiérodiaque Nikon (également appelé hiéroschémonk Nil) en 1825 et envoyée par lui en 1850 au monastère russe Saint-Pantéléimon, accompagnée d'une lettre personnelle datée du 8 novembre de la même année. L'icône représente la toute sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus dans son bras droit et le contemplant avec tendresse, assis, comme sur un trône de gloire, dans sa paume virginale. De sa main droite, le Seigneur le bénit par son nom, et de sa main gauche, il tient un rouleau. Sur les bords de l'icône figurent également les saints ancêtres de Dieu, Joachim et Anne, comme s'ils contemplaient la gloire de leur fille bienheureuse, jugée



digne d'être la Mère de son Seigneur et de le porter dans ses bras. Cette icône se distingue par la précision de son dessin et la beauté de son iconographie, dans le style dit «vieil russe».

À l'intérieur de cette icône se trouvent les inscriptions suivantes :

1) Cette sainte icône est dédiée au monastère russe de Svyatogorsk, par la grâce de la très sainte Mère de Dieu. 2) Cette sainte icône, peinte en 1825 après l'incarnation du Verbe, en Grande Russie, à l'ermitage communal de Krivozersk, par le pécheur hiéromoine Nikon, qui réside encore aujourd'hui à l'ermitage de Nil-Sorski, et qui, par la grâce divine, envoie avec zèle cette icône, porteuse de grâce, au saint monastère du saint grand martyr du Christ et guérisseur Pantéléimon de Russie, sur le Mont Athos, pour un héritage éternel, par la grâce de Dieu et de la toute sainte Mère de Dieu. Amen.

À l'été 1850, le 8 novembre, le pauvre hiéromoine Nikon, de l'ermitage de Nil-Sorski, signa ceci.

À la suite de ces inscriptions figure un portrait du père Nikon tenant un rouleau à la main. On y lit : «Souviens-toi de moi, ô Souveraine Mère de Dieu, dans ton destin, ton serviteur Nikon !» À la fin figure une troisième inscription :

Voyez, ô Souveraine, l'accomplissement zélé de votre volonté; daignez m'accorder, à moi qui suis indigne, une part de salut, en implorant maternellement votre Fils et Créateur de toutes choses !

À la réception de cette icône de Jérusalem de la Mère de Dieu au monastère russe Saint-Pantéléimon, une lettre fut envoyée du monastère au hiéromoine Père Nikon, lui demandant d'expliquer, du mieux qu'il pouvait, quelle inspiration et quelle grâce particulières de Dieu et de la Reine du ciel avaient permis que la sainte icône parvienne au monastère. Dans une lettre datée du 12 décembre 1852, le père Nikon explique ce qui suit :

«Cette sainte icône de la Vierge a été peinte, malgré mon indignité, il y a environ trente ans, alors que j'étais encore hiérodiaque et que je vivais au monastère du désert de Krivozersk (province de Kostroma), où se trouve l'icône miraculeuse de la Mère de Dieu de Jérusalem, que j'ai eu le privilège de restaurer, malgré mon indignité. En raison des nombreux miracles qui se sont produits grâce à cette icône jusqu'à ce jour, j'ai, malgré ma faiblesse, avec toute ma diligence et ma foi, entrepris de peindre une copie fidèle (au-delà de toute mesure) de cette icône miraculeuse; et avec l'aide de la Vierge, je l'ai achevée. Lors de la consécration même, un signe s'est produit, et quelqu'un a prophétisé quelque chose à ce sujet, qui s'est maintenant clairement réalisé. Suite à cela, de nombreux événements bénis ont eu lieu.

Lorsque, par la volonté de Dieu, moi, pauvre âme, suis arrivé au monastère presque entièrement désert de saint Nil, le thaumaturge de Sora, cette sainte icône était toujours présente. Indissociable de mon indignité, cette icône fut, durant mon épreuve au monastère d'Ivirov, mon seul refuge et mon seul réconfort, usé par les vagues de chagrin, un pansement pour mon cœur et mon âme. Mais qu'en dire plus ? J'ai aussi perçu la puissance de grâce qui émane de cette sainte icône : une voix, une prophétie... la guérison des maladies, le salut face au feu et d'autres miracles. Jamais je n'ai eu l'intention de me séparer de ce trésor salvateur pour le restant de ma vie; mais la providence divine et la très sainte Mère de Dieu en ont décidé autrement. Croyez-le, saints pères, et ne doutez pas que cette sainte icône de votre monastère vous a été accordée par la providence de Dieu et la grâce de la Reine du ciel. Vous n'exigerez pas de ma part une description détaillée. Mais pour ne pas vous offenser, je dirai quelques mots à ce sujet. Un peu plus de deux mois avant le départ de l'icône, dans un rêve subtil, il me semble avoir vu le Mont Athos. Avec quelqu'un d'autre, nous avons entrepris son ascension. Cet autre, qui m'accompagnait, était mon guide; car, disait-il, il avait visité la Sainte Montagne. Nous nous sommes donc approchés de la montagne rocheuse, composée de falaises; la difficulté de l'ascension est indescriptible. Mon compagnon gravit rapidement, avec une aisance incroyable; et moi, le suivant avec crainte et difficulté, je grimpais derrière lui. Finalement, nous avons atteint un promontoire, et alors mon guide est devenu invisible. (Je crois fermement qu'il s'agissait de mon saint ancien, le vénérable Nil Sorsky, qui, comme on le sait de sa vie, a séjourné longtemps sur la Sainte Montagne, et qui, depuis l'Athos, a introduit la règle du skite en Russie et en a été le fondateur à Sotchi.)

(Dans le désert russe). Là se mêlaient l'aventure et la crainte : il semblait impossible d'escalader ces falaises rocheuses; pourtant, je décidai d'y aller et me retrouvai bientôt, comme par magie, dans la plaine aux portes du temple. La joie, mêlée de crainte et d'émerveillement, emplit mon âme et mon cœur. Soudain, tout près de l'entrée, j'aperçus une femme d'une beauté extraordinaire, assise sur un trône. Elle était vêtue de vêtements blancs comme neige. Son regard était d'une extrême douceur. Me voyant, elle dit : «Comme tu es arrivé vite et avec bonheur !» Puis elle me tendit une boisson blanche, comme du lait, sur une cuillère et ajouta : «Prends ceci, tu en as besoin; tu es fatigué.» Je ne saurais décrire la saveur de cette douce boisson. Là, l' inexplicable et l'indicible furent prononcés par la divine Épouse, et ce qui fut fait fut ordonné (il fut daigné et ordonné d'envoyer la sainte icône au monastère russe de Saint-Pantéléimon, sur le Mont Athos, et le reste s'accomplit). L'explication est la suivante... J'aperçus alors le sommet du Mont Athos; son extrémité, proche mais extrêmement abrupte et rocheuse, était à nu. Ignorant ce qu'était ce sommet, je demandai aux moines présents, qui me répondirent : «C'est le sommet du Mont Athos.»

«Après l'envoi de la sainte icône au Mont Athos, tout ce qui avait été promis par la grâce de la Vierge Marie s'accomplit : 1) le skite de Nil-Sorsky devint indépendant; 2) l'église du lieu de résidence du vénérable Nil, dédiée au Saint Précurseur et restée non consacrée pendant dix ans, fut consacrée; 3) mon engagement pris de longue date envers le saint schéma et mon séjour à l'église du Précurseur, où saint Nil avait sa cellule, furent miraculeusement accomplis; et tout le reste se réalisa bientôt, par la grâce et la miséricorde de la Mère de Dieu.» Lors des veillées nocturnes des fêtes de la Mère de Dieu et le dimanche, après l'office du soir, cette sainte icône est descendue avec les honneurs dus aux portes royales, et un acathiste est récit devant elle. Après l'acathiste, les frères, selon le rite, s'approchent de la sainte icône et, se prosternant jusqu'à terre, embrassent avec révérence la personne qui y est représentée, implorant son intercession maternelle auprès du trône de son Fils et Dieu.

La fête en l'honneur de l'icône miraculeuse de la Mère de Dieu «de Jérusalem» est célébrée le 12 octobre.

Deux pères d'un monastère près d'Émèse se mirent à méditer sur les raisons pour lesquelles l'hérétique Origène, honoré par Dieu pour son savoir et sa sagesse, avait succombé à la tentation. L'un dit : «Le savoir qui lui était propre ne venait pas de Dieu, mais de l'abondance de ses dons naturels : doté d'un esprit généralement souple, il l'a aiguisé par la lecture des saintes Écritures et des œuvres des pères de l'Église, ce qui l'a aidé à écrire ses œuvres.» Le second objecta : «On ne peut pas dire ce qu'il a dit, surtout dans son Hexaples, par la seule abondance de ses dons naturels.» (C'est pourquoi l'Église universelle reconnaît l'Hexaples encore aujourd'hui.) Le premier commença alors à lui répondre : «En vérité, il y a des païens qui possèdent une plus grande sagesse que lui et qui ont composé plus de livres. Devraient-ils pour autant être loués pour leur vaine verbosité ?» Comme ces pères ne parvenaient pas à un accord, l'un d'eux dit finalement à l'autre : «Nous avons entendu dire, par des gens qui ont visité les lieux saints, qu'il y a de nombreux moines éminents dans le désert du Jourdain. Allons nous renseigner auprès d'eux.» Arrivés aux lieux saints et après avoir prié, ils se dirigèrent vers le désert de la mer Morte, où s'étaient retirés les illustres Jean et Syméon. Dieu ne permit pas que les efforts de ces pères soient vains, et ils rencontrèrent abba Jean, qui avait lui aussi atteint une grande perfection spirituelle. Les voyant, il dit : «Ceux qui ont quitté la mer et cherchent de l'eau dans le désert arrivent à point nommé.» Ils eurent une longue et pieuse conversation, et les pères expliquèrent à Jean la raison de leur si long voyage. Et il leur dit : «Pères, il ne m'a pas encore été accordé la grâce d'interpréter les jugements de Dieu. Retournez dans votre pays, auprès du fol Syméon; il pourra résoudre votre différend et tout ce que vous désirez. Dites-lui : «Priez pour Jean, afin qu'il reçoive lui aussi dix.» Lorsqu'ils arrivèrent à Émèse et demandèrent : «Où est l'insensé nommé Syméon ?», tous se moquèrent d'eux et dirent : «Pourquoi avez-vous besoin de lui, pères ? Il n'est pas dans son état normal, il agace tout le monde et se moque de tous, surtout des moines.» Ils se mirent néanmoins à sa recherche et le trouvèrent dans une auberge, où il se régalaît de fèves comme un ours. L'un des pères, aussitôt troublé, se dit : «Vraiment, nous avons trouvé un homme plein de sagesse : il peut nous expliquer bien des choses.» S'approchant, les pères lui dirent : «Béni soit-il.» Syméon leur répondit : «Vous arrivez à un mauvais moment, et celui qui vous a envoyés est un fou.» Puis il prit le père par l'oreille, et, le cœur serré, le gifla si fort que sa joue le brûla pendant trois jours, en disant : «Pourquoi méprises-tu les fèves ?» Après tout, ils les firent tremper pendant quarante jours, mais Origène n'en mangea pas, car il s'était aventuré trop loin en mer et n'avait pu en sortir, et s'était noyé dans les profondeurs.» Les pères furent surpris, car Syméon leur avait tout raconté, jusqu'à ces mots : «L'imbécile en veut dix ? Il est aussi fou que vous. Dites-moi, avez-vous déjà reçu un coup de pied ? Allez, allez !» Et aussitôt, prenant une chope de fusk brûlant, il s'en brûla les lèvres, de sorte que les pères ne purent répéter ses paroles.

Dans la *Vie de saint Syméon d'Émèse*, le fol en Christ

Si par faiblesse, tu es attiré vers quelque chose, ne deviens pas découragé et confus, mais efforce-toi de corriger cela par le reproche que tu t'adresseras et la confession d'abord à Dieu, qui connaît les cœurs, et plus tard à ton père spirituel. Que ces attirances fatales t'enseignent, par la restriction, la prudence, la garde de toi-même et par la crainte de Dieu. Confie-toi à la volonté de Dieu et avec patience attend que ton problème soit résolu.

Saint staretz Ambroise d'Optino

Il est beau et instructif de relater ce miracle prodigieux. Sous le règne de l'empereur Maurice (449), de bienheureuse mémoire, vivait à Constantinople un homme nommé Mesitus, qui surpassait tous les sorciers précédents dans l'art de la magie. Ce Mesitus, maudit et frappé par trois malheurs, rencontra un jour un notaire très pieux. Désireux de l'égarer et de s'emparer de son esprit grâce à son art criminel et impie, ce fou et vil homme persuada un soir le notaire de l'accompagner à cheval. À la tombée de la nuit, ils enfourchèrent leurs chevaux et quittèrent la ville ensemble. Se trouvant à minuit dans une plaine déserte, sans habitations ni possessions, ils aperçurent soudain une forteresse. Ils mirent pied à terre et attachèrent leurs chevaux à un arbre. Mesitus se mit alors à frapper aux portes. Celles-ci s'ouvrirent aussitôt et une foule d'Éthiopiens, qui se trouvaient à l'intérieur, sortit pour accueillir Mesitus. Puis, leur indiquant le chemin, les Éthiopiens les conduisirent dans une immense salle de plain-pied, où les nouveaux venus virent une multitude de lampes d'argent et de chandeliers d'or aux bougies allumées, des bancs de part et d'autre, et un haut trône sur lequel était assis un Éthiopien grand et laid, entouré d'autres personnes. Mesitus salua celui qui était assis sur le trône et se prosterna à ses pieds. Celui-ci le salua : «Comment allez-vous, mon seigneur Mesit ? Tous vos vœux sont-ils exaucés ?» L'infortuné répondit : «Oui, seigneur, et c'est pourquoi je suis venu me prosterner devant vous et vous exprimer ma profonde gratitude.» Celui qui siégeait sur le trône lui dit : «Si vous le voulez bien, nous ferons encore plus pour vous. Asseyez-vous.» Mesit prit alors la première place sur le banc de droite. «Moi, raconta plus tard le notaire, ne voyant autour de moi que des Éthiopiens et dédaignant d'en aborder aucun, je m'éloignai et me tins derrière le malheureux Mesitus. Celui qui siégeait sur le trône, me fixant intensément, demanda au malheureux Mesitus : «Qui est cet homme qui se tient derrière vous ?» Le malheureux Mesitus lui répondit : «Votre serviteur, seigneur.» Alors celui qui siégeait sur le trône demanda au notaire : «Dis-moi, digne jeune homme, es-tu mon serviteur ?» Le notaire, pieux, s'étant signé de toutes parts, répondit sans hésiter : «Je suis le serviteur du Père, du Fils et du saint Esprit.» Et à peine eut-il prononcé ces paroles terribles et saintes que celui qui siégeait sur le trône s'effondra, le trône se brisa, les lampes s'éteignirent, les Éthiopiens s'enfuirent en criant, la paix disparut, la terre engloutit la forteresse, Mesitus disparut, et tout fut perdu. Plus un bruit, plus âme qui vive, hormis le notaire et deux chevaux attachés à un arbre. Lorsque ces miracles terribles et prodigieux se produisirent, le notaire, épris de Dieu, n'attendit ni ne chercha Mesitus. Prenant les deux chevaux, il sauta aussitôt sur l'un d'eux et galopa vers la ville protégée par Dieu. Il y parvint bientôt et frappa à la porte par laquelle il était parti le soir même. Se trouvant à l'intérieur des remparts, il raconta tout au garde posté à la porte et entra chez lui. Là, il se reposa dans une solitude complète, sans penser au malheureux et haï Mesitus, et ne faisant que louer et glorifier le Seigneur.

Quelque temps plus tard, ce notaire, épris du Christ, s'attacha de tout son cœur à un certain patricien, un homme très miséricordieux et aimant le Christ. Un soir, tard, le patricien et le notaire se rendaient à l'église du Sauveur, appelée Plithron ou l'Église de la Source sainte. Lorsqu'ils entrèrent et commencèrent à prier, se tenant devant l'icône vénérable et sainte de notre Seigneur Jésus Christ, l'image sainte se tourna vers le notaire et le contempla. Remarquant cela, le patricien demanda au notaire de se placer de l'autre côté, et de nouveau l'image sainte et merveilleuse du Sauveur, se tournant elle aussi, contempla le notaire bien-aimé de Dieu. Alors, la peur et une profonde confusion spirituelle submergèrent le patricien, qui tomba face contre terre et, dans des larmes indicibles et des lamentations bruyantes, se mit à crier vers notre Seigneur Jésus Christ : «Bon Maître et Ami des hommes, qui comprenez la faiblesse et la souffrance humaines, ne détournez pas votre visage de moi, votre très humble et indigne serviteur, mais regardez-moi et ayez pitié de moi.» Je le reconnais, Maître, je sais et je reconnais que je suis pécheur et insignifiant, mais je n'ai commis aucun péché qui justifie que Tu détournes ton visage de moi, ton humble et misérable serviteur. Aie pitié de moi, ô Amant des hommes, et pardonne-moi, ô Patient, car je suis l'œuvre de tes mains très pures. Car toi seul es infailible et infiniment miséricordieux, et gloire à toi pour toujours. Amen.

Le patricien parla longuement, se repentant en larmes et en cris. Et le Christ, regardant le notaire pieux depuis la sainte et très pure icône, dit au patricien aimant le Christ : «À toi, patricien, je rends grâce pour ce que chaque jour tu m'apportes ce que tu as reçu de moi, en donnant aux pauvres et en faisant des aumônes aux églises. Je suis redevable envers ce même homme, car en cette heure décisive et terrible, il n'a pas renié sa foi, mais a reconnu qu'il honorait et adorait le Père, le Fils et le saint Esprit. Pour cela, au Jour du Jugement, je l'honorerai d'une juste récompense.»

L'histoire de l'icône miraculeuse du protomartyr Étienne, conservée au monastère de Konstamonitou

Selon la tradition, cette icône sacrée fut apportée au monastère de Konstamonitou depuis Jérusalem sous le règne d'Alexis Comnène (1081-1117). Durant la période iconoclaste, elle fut jetée au feu, mais ne brûla pas; elle se contenta de noircir. Cependant, comme pour confirmer l'épreuve du feu qu'elle avait subie et dénoncer la folie des iconoclastes, sa partie inférieure fut légèrement carbonisée.

Un chrétien nommé Jean Malousi, originaire du diocèse d'Andrinople, arriva sur le Mont Athos pour vénérer ses reliques. Après avoir visité d'autres monastères, il se rendit à Konstamonitou. Ici, dans la cathédrale, devant l'icône du protomartyr Étienne, il s'adressa mentalement au saint avec une prière fervente pour la préservation et l'accroissement de son troupeau (il était éleveur de bétail), et fit la promesse que si sa prière était exaucée, il ferait don d'une partie de son troupeau au monastère du saint. Après cela, il repartit pour sa patrie. En 1844, il envoya une lettre au monastère dans laquelle, après avoir rappelé son vœu aux anciens et affirmé que le saint protomartyr Étienne



avait exaucé ses prières devant son icône dans leur monastère, il leur demandait de veiller à ce qu'un frère vienne réceptionner les cent chèvres qu'il apportait en offrande à saint Étienne (le saint patron du monastère de Konstamonitou), conformément à son vœu. Stefan, l'abbé du monastère à l'époque, reçut la lettre de ce berger reconnaissant et dépêcha un frère qui accepta le nombre de chèvres promis et les remit au monastère. Cette icône sacrée se trouve dans l'église cathédrale, près de la colonne sud-est qui soutient le petit kounol [couronne] de celle-ci.

Il faut que vous sachiez, que celui qui se soumet humblement à son prochain sera grand devant Dieu; et s'il prend sur soi généreusement une faute dont il n'est point coupable, par le désir sincère qu'il a de procurer la paix.

lettre de saint Basile le Grand aux fidèles de Samosate

Le dogme de la vénération des icônes

V.I. Nemychenkov

Pour l'Église orthodoxe, la vénération des icônes est un dogme affirmé par le septième concile œcuménique de Nicée (787), ce qui en fait une règle de foi indiscutable et obligatoire pour tous les croyants. L'oros (définition) finale du concile stipule : «...nous décrétons : à l'image de la précieuse et vivifiante Croix, de placer dans les saintes églises de Dieu, sur les vases sacrés et les vêtements sacrés, sur les murs et les panneaux, dans les maisons et le long des routes, des icônes précieuses et saintes, peintes et réalisées en mosaïque et autres matériaux appropriés — icônes du Seigneur et Dieu et de notre Sauveur Jésus Christ... de la Mère de Dieu... des anges vénérables et de tous les saints et hommes vénérables.» «Plus les figures tutélaires sont visibles à travers les icônes, plus ceux qui les contemplent sont incités à se souvenir des modèles eux-mêmes, à les aimer et à les honorer par des baisers et une adoration respectueuse... une vénération semblable à celle rendue à l'image de la Croix honorable et vivifiante, au saint Évangile et aux autres reliques, par l'encens et l'allumage de bougies... Car l'honneur rendu à l'image remonte jusqu'au modèle, et celui qui vénère l'icône vénère l'hypostase de ce qui y est représenté. »

Pour ce dogme et le droit de vénérer les icônes et les images sacrées, de nombreux orthodoxes ont enduré l'exil, de cruelles persécutions et tortures, ont sacrifié leur vie et leur santé, devenant martyrs et confesseurs durant la période d'iconoclasme qui dura plus d'un siècle en Orient chrétien (730-843). Ainsi, la vénération des icônes, comme tous les dogmes de l'Église, selon les mots de l'apôtre Paul, «s'acquiert à grand prix» (I Cor 6,20).

D'après l'Horos du concile, il ressort que les images sacrées élèvent l'esprit du croyant de l'image au prototype – à la personne représentée (le Christ, la Mère de Dieu, les anges et les saints). L'honneur dû à une icône ne se rapporte ni à sa substance ni à la nature de sa représentation, mais à son hypostase, c'est-à-dire à la personne (divine ou créée). C'est précisément pourquoi les images sacrées doivent être placées en des lieux dignes et honorées par des baisers, l'encensement et l'allumage de bougies. Cependant, cette règle canonique et ce dogme ont une autre signification : le blasphème ou tout acte impie et offensant envers une image (icône, image sacrée) se rapporte également au prototype, c'est-à-dire à la personne du Christ, de la Mère de Dieu, des anges et des saints. C'est précisément ainsi que les croyants orthodoxes considéraient les actions des iconoclastes contre les icônes, tant dans l'Antiquité qu'à notre époque, où les profanations de reliques saintes chrétiennes sont redevenues plus fréquentes.

L'Église orthodoxe n'a jamais suivi un chemin plat, ni accepté les conventions. L'Église orthodoxe n'a jamais été respectable. Il eût été plus facile d'accepter le pouvoir terrestre des Ariens. Il eût été plus facile, au XVIIe siècle calviniste, de tomber dans l'abîme sans fond de la prédestination. Il est facile d'être un fou; il est facile d'être un hérétique. Il est toujours facile de laisser une époque en faire à sa tête. Ce qui est difficile c'est de garder la sienne. Il est toujours facile d'être un moderniste; comme il est facile d'être un snob. Tomber dans l'une ou l'autre de ces trappes béantes d'erreur et d'exagération que mode après mode, secte après secte ont placées sur le chemin historique de la chrétienté – cela eût été simple en vérité. Il est toujours simple de tomber; il y a une infinité d'angles de chutes, un seul angle droit. Tomber dans quelque fadaise, depuis le gnosticisme jusqu'à la Christian Science eût été en vérité facile et banal. Mais les avoir toutes évitées a été une aventure étourdissante. Il me semble voir le char céleste poursuivre son vol formidable à travers les siècles, les mornes hérésies prostrées et rampantes, la vérité farouche, chancelante, mais debout.

G.K Chesterton